Document generated on 07/15/2025 9:53 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Le temps qu'il nous reste

Danielle Drouin

Number 82, Summer 2005

Pluie

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3319ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Drouin, D. (2005). Le temps qu'il nous reste. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (82), 55–59.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le temps qu'il nous reste

Danielle Drouin

Jerry promène nonchalamment ses doigts sur le piano à queue. Derrière le bar, Raymond astique ses verres en fredonnant un air d'autrefois, amusé par la minutie excessive du personnel en train de dresser les tables. À mesure que l'heure avance, une solennité prétentieuse remplit l'atmosphère. De la blancheur aseptisée des nappes dont les pointes effleurent le tapis amarante jusqu'aux couverts fastueux qui scintillent sous la splendeur des lustres, rien n'est perfectible.

Le moment approche où Jerry devra commencer son numéro. Ce soir, il n'en a pas envie. Il n'aime pas le genre de clientèle qu'il devra divertir avec son piano et ses chansons : le club de l'Âge d'Or, cousu d'or, de tout Westmount ! Il n'en a rien à foutre de ces ex-présidents de grosses compagnies, de ces ex-ministres corrompus aux pensions faramineuses, de ces ex-avocats de la pègre. Jerry se met soudain à plaquer une succession d'accords dont la dissonance (délibérée) transforme en des grimaces méphistophéliques les physionomies jusqu'ici atones du personnel. Sauf, bien sûr, celle de Raymond dont le sourire trahit une imperturbable bonne humeur.

Le placier arrive en trombe.

— Allez, les gars ! On ouvre.

Les gars se lèvent, redressent leur veste, ajustent leur nœud papillon en même temps que leur rictus. Le placier ouvre toutes grandes les portes.

À l'autre bout du hall, des murmures discrets entrecoupés de rires assourdis. Des corps aux contours incertains enveloppés de brocart et de lainage sombres forment de petits groupes. C'est avec grâce que les visages se dérident. Bientôt, on entendra le dialogue des sourds : « Bonsoir, heureux de vous revoir. » — « Pardon ? Vous dites ? Ah ! Oui, en effet, c'est ennuyeux qu'on ne puisse pas s'asseoir. »

Les ex-VIP's se dirigent à petits pas vers la salle à manger du Grand Hôtel où a lieu leur « souper dansant » annuel. Événement

majeur qu'ils ne manqueraient pour rien au monde en dépit de la polyarthrite rhumatoïde, de la bronchite chronique et du Parkinson dont ils sont plus ou moins atteints. Ils calent solidement leur canne dans l'étoffe veloutée du tapis, certains se donnant respectueusement le bras afin d'éviter l'embarras d'être seul à trébucher. Jerry les regarde s'approcher. Ils ressemblent à des épreuves négatives, conclut-il.

Peu à peu, la salle se remplit. Jerry observe les courbettes des placiers, le postérieur des dames qui cherchent laborieusement à viser juste en s'assoyant. Il sent croître en lui un mépris presque méchant qu'il a peine à contrôler. Il pense à sa mère qui s'est tuée à faire des ménages chez ces bourgeois prétentieux. Un salaire de misère pour une ménagère dévouée et illettrée. Il la revoit dans sa robe de coton au rebord effiloché quittant leur appartement de la Main. Son billet d'autobus entre les dents, elle s'arrêtait au milieu de l'escalier pour renouer la courroie de sa sacoche avachie. Avant de refermer la porte, elle se retournait et lui criait : « Sois sage, mon petit. » Le soir, quand elle rentrait, il y avait des cernes de sueur aux emmanchures de sa robe, de la crasse dans les crevasses de ses genoux. Son père ? Jamais vu ni connu. Paraît qu'il est parti dans son taxi pour ne jamais revenir.

Jerry poursuit son étude improvisée sur l'absurdité de l'existence en phase terminale et le comportement de l'individu face à cette réalité. Il est riche en sujets. Une femme d'un chic mortuaire attire son attention. Elle revient des toilettes, vacillante, comme si elle y avait laissé le peu d'énergie qui lui restait. Derrière ses verres aux doubles foyers, son regard ressemble à un miroir dépoli, accentuant l'effet désolant de son sourire coincé. Le teint est livide, les joues effroyablement concaves. L'image vivante d'un macchabée, conclut Jerry. D'un pas de tortue, elle regagne sa table avec une dignité stoïque. L'homme qu'elle rejoint fait penser à un échalas dans son *double-breast* flottant ; un des rares individus muni d'une colonne vertébrale presque indemne, observe Jerry, la plupart ayant l'air de traîner un sac à dos sous leur veste.

— Une bande de snobinards dépourvus d'entrailles, lance Jerry à Raymond, en train de noyer une olive verte dans un

martini. Regarde-les avec leurs yeux de glace aux paupières ampoulées. Je parierais qu'ils n'ont jamais versé une larme sincère de leur vie.

— À leur âge, ils ont dû essuyer une tempête ou deux, rétorque Raymond, en retroussant malicieusement sa moustache. Y a sûrement des vieux souvenirs qui trottent là-dedans, poursuit-il, en tapant du doigt son crâne dégarni.

— Foutaise ! Les souvenirs enfouis sous le poids de l'argent remontent difficilement à la surface.

Jerry se souvient qu'il faisait froid dans la chambre quand sa mère est morte. Il a eu beau l'envelopper de ses bras d'enfant pour la réchauffer, la double pneumonie l'a emportée. Il se rappelle qu'il avait le ventre creux à son enterrement, et que personne n'entendait la voix qui hurlait à l'intérieur de lui. Trois familles d'accueil, une adolescence délinquante, le vide douloureux d'une existence sans but. Jusqu'à ce qu'il rencontre Pierrette. Elle lui a dit qu'il avait de belles mains, lui a appris à jouer du piano. Puis un jour, elle est partie sans laisser d'adresse. Comme un oiseau migrateur, elle s'est envolée, Pierrette.

— Jerry ! Jerry ! Sors des nues. C'est l'heure de jouer tes *hits* de l'après-guerre et d'acquiescer gentiment aux demandes spéciales. Avec le sourire, Jerry. N'oublie pas le sou-ri-re !

Il y a des moments où Jerry souhaiterait que Raymond la boucle. Son sens de l'humour ne cadre pas toujours avec les circonstances. Jerry finit son verre d'un trait et s'installe au piano. « Bonsoir mesdames et messieurs. Bienvenue au restaurant du Grand Hôtel… » Personne ne l'écoute. Il s'en moque. Il en profite pour se délier les doigts avec une improvisation qu'il joue pour lui-même. Ses yeux voyagent dans la fumée bleue des pipes et des cigares. On entend le cliquetis des ustensiles et le bruit des bouteilles de vin qui roulent dans les seaux d'argent. Des voix masculines marmonnent de longs monologues tandis que des voix de femmes s'enchevêtrent. Sous le feu des chandelles, des regards ignifuges.

Jerry pianote. Des dièses et des bémols, des droites et des croches. Croches ! Comme leurs petites bouches, garnies de

prothèses supérieures et inférieures qui claquent sous les D, les G et les Q. Un détail auquel leur hypoacousie leur permet d'échapper.

Alors qu'ils sirotent des digestifs sirupeux, on perçoit à peine les notes que Jerry enfonce doucement, trop doucement dans le clavier. Se ressaisissant, il prend son courage à deux mains et entonne *La vie en rose*. Les voix s'atténuent. Il les gagnera, il est payé pour ça. Un couple s'avance sur le plancher de danse. Jerry considère leur silhouette rigide dans l'ombre. Il sera vieux, lui aussi, un jour. Plutôt mourir à soixante ans, tranche-t-il. Il arrête de jouer. Pause syndicale.

Assis au bar, il sirote un cognac. Derrière les rangées de bouteilles, le miroir lui renvoie son image. Quelques cheveux gris aux tempes, un soupçon de tissu adipeux sous le menton, de discrètes poches sous les yeux. Rien de bien dramatique. Jerry vient d'avoir cinquante ans. Il ne les fait pas, se persuade-t-il. Paulette ne cesse de le lui répéter. Elle viendra tout à l'heure. Comme tous les samedis soirs, elle viendra le rejoindre et il chantera *Que serais-je sans toi*, juste pour voir le pétillement dans le bleu de ses yeux. Il l'a rencontrée un soir de carnaval d'hiver, il y a deux ans. Elle est entrée dans sa vie comme un coup de vent, a fait son nid. Paulette ne s'envolera pas comme un oiseau migrateur. Elle a fait un nid quatre-saisons.

Jerry regarde sa montre. Déjà l'heure. Il retourne à son piano, joue *La mer*. Ils gondolent. Enchaîne avec *Les feuilles mortes*. Ils tremblotent. Jerry en a marre de ce cirque et arrête de les observer. Elle n'a que trente-neuf ans, Paulette. Elle le bat au tennis, à la course à pied. Dès qu'il aura cessé de fumer, elle verra de quoi il est capable.

Jerry se meurt d'envie de jouer un boogie-woogie, rien que pour contrarier les futurs grabataires. Il entonne plutôt *Le temps qu'il nous reste*. Triste à mourir mais de circonstance. La salle devient muette. Jerry espère qu'après ça, ils s'en iront se coucher, donnant libre cours à leurs malaises gériatriques dans leur lit orthopédique.

Un bruit sourd retentit au fond de la pièce. Un bruit qui vous fracasse l'intérieur sans que l'on sache pourquoi. Comme si,

brusquement, quelque chose venait de se rompre ; une corde raide qui aurait cédé à l'usure. Jerry n'a pas bronché. Il continue de promener ses doigts sur les touches d'ivoire, faisant abstraction du va-et-vient fébrile à travers les tables, du bourdonnement confus dans la pénombre. Plus fort, toujours plus fort, il chante *Le temps qu'il nous reste*. Puis, au moment où il se risque à lever les yeux, il aperçoit le brancard, l'horrible brancard qui roule silencieusement sur le tapis amarante. Elle ne sourit plus, la dame au chic mortuaire avec des joues effroyablement concaves. Le temps l'a consumée.

« L'un de nous s'en ira le premier… » La voix de Jerry passe de grave à flûtée, alors qu'un frisson d'angoisse lui parcourt le dos. Les doigts englués au clavier, il défie le vertige qui fait danser les notes sous ses yeux. «… Fermera les yeux… à… jamais… » L'étreinte d'une main sur son bras s'accentue, Jerry sent la chaleur pénétrer la manche de son smoking. Reprenant peu à peu ses esprits, il considère la main fripée qui s'attarde, lève la tête et aperçoit le visage chiffonné qui se penche sur son embarras. Un regard interminable. Une lassitude grise et triste comme une dépouille, qui le renvoie dans les ténèbres de son enfance. La voix est douce, épouvantablement douce. « Vous n'avez pas l'air bien, jeune homme ; vous devriez aller vous reposer. »